



Médiathèque Valais St-Maurice

Jean-François Sonnay

21 novembre

18h45-19h45

« Né en 1954 à Lausanne, de nationalité suisse, j'ai passé mon enfance et mon adolescence à Mézières, dans le canton de Vaud. J'ai fait mes études à Lausanne.

En 1978, j'ai obtenu une Licence ès Lettres à l'Université de Lausanne, avec l'histoire de l'art pour matière principale.

En 1979, j'ai poursuivi mes études à l'Università degli Studi à Rome, où je me suis plus particulièrement intéressé à l'art profane du Trecento.

Ayant tenu d'innombrables rôles d'enfant dans les dramatiques de la Radio Suisse Romande, c'est naturellement pour la radio que j'ai écrit ma première pièce *Le Thé* en 1971.

Mon premier livre à compte d'éditeur remonte à 1974 et depuis lors je n'ai pas cessé d'écrire (théâtre, essais, romans, contes et nouvelles) tout en exerçant différents métiers pour gagner ma vie.

J'ai été tour à tour maître remplaçant dans l'enseignement secondaire vaudois, assistant-diplômé d'histoire de l'art à la faculté des Lettres de Lausanne (de 1985 à 1988), professeur de français pour étrangers aux Cours de Vacances de l'Université de Lausanne (de 1983 à 2006), chroniqueur pigiste à la Radio suisse romande (en 1985 à 1986). Mes travaux de recherche en histoire de l'art ont été publiés sous forme d'articles dans des revues scientifiques en France, en Suisse et en Italie. Depuis 1991, je partage mon temps entre mes activités littéraires et des missions de délégué du Comité International de la Croix Rouge dans des pays affectés par des conflits armés.

Depuis 1994, je réside à Paris, dans une cour bien tranquille de Montmartre. C'est là que j'écris. »

Bibliographie

Romans

Le Tigre en papier, I-II (l'Âge d'homme, 1990); *La Seconde mort de Juan de Jesus*, (Bernard Campiche, 1997); *Un Prince perdu*, (Bernard Campiche, 1999); *Yvan, Le Bazzooka, Les dingues et moi*, (Bernard Campiche, 2006); *Le Pont*, (Bernard Campiche, 2009); *Vu de la Caverne*, (Bernard Campiche, 2022)

Essais

Dictionnaire des idées à perdre, (l'Aire, 1980); *Zurich - Graffiti*, (en collaboration avec Claude Jaquillard), (l'Aire, 1980); *Hobby*, (Bernard Campiche, 2009)

Nouvelles

Pentameron, (l'Âge d'homme, 1993); *Les Contes du tapis Bechir*, (Bernard Campiche, 2001); *Vrai ou faux*, (Bernard Campiche, 2003); *Les Contes de la petite Rose*, (Bernard Campiche, 2004); *Il n'y aura pas beaucoup de honte*, (Bernard Campiche, 2018).

HOBBY (2009)

traite de la condition actuelle de l'écrivain.

« *Un artiste peut-il se contenter de créer dans son atelier et laisser aux hommes de bonne volonté le soin d'œuvrer à l'amélioration de la société ? Ou bien doit-il user de son influence acquise et de sa réputation pour tenter de changer le cours des choses ? Mais comment faire s'il n'a aucune influence ou s'il est réduit au rôle de bouffon ? Un livre peut-il avoir une dimension humanitaire sans sombrer dans le prêchi-prêcha ? Ces questions, qui ne sont pas nouvelles, reviennent sans doute à l'esprit de*

bien des créateurs chaque fois qu'une guerre, une injustice, une atrocité, ou ce qu'on appelle pudiquement un problème de société, réveillent en nous le sentiment de la solidarité humaine. En somme, les artistes ont-ils une responsabilité morale qui excède leur travail spécifique ? ».

C'est suite au refus du service des impôts de considérer le caractère professionnel d'une activité d'écrivain, que Jean-François Sonnay s'interroge sur la place de l'auteur dans la société.

« Il était une fois un écrivain suisse, auquel le service des impôts refusait une déduction de son revenu pour frais professionnels et qui décida de recourir au Tribunal fédéral de Lausanne, cour suprême de son pays, pour faire valoir le caractère « professionnel » des dépenses qu'il consacrait à l'écriture, telles que papier, stylos, dictionnaires, ordinateur, imprimante, etc. L'infortuné plaignant fut en l'affaire débouté, car la cour jugea qu'une activité qui ne produit que peu ou pas de revenu à son auteur ne saurait être tenue pour professionnelle. Il fallait plutôt considérer la chose comme un « hobby », occupation du temps pour laquelle la loi n'autorisait aucune déduction fiscale. On est fondé à supposer que les frais de la cause furent mis à la charge du débouté. »

Sorte d'autoportrait de l'auteur qui laisse de côté sa vie privée pour mettre l'accent sur la dimension sociale de sa pratique, comme écrivain, mais aussi comme collaborateur d'une organisation humanitaire. Jean-François Sonnay travaille comme délégué humanitaire pour le CICR, ce qui lui permet de trouver de nombreuses sources d'inspiration et, économisant sur son salaire, il parvient à s'offrir une année de travail entièrement vouée à l'écriture.

« Je sais que je n'écris pas pour tout le monde, puisque « tout le monde » n'existe pas : des raisons sociales et historiques font qu'il n'y a pas d'égalité devant la culture. Des millions de gens ne savent pas lire, des millions d'autres ne s'intéressent pas à la chose ; quant aux plus curieux des lettrés, rares sont ceux qui vont se trouver nez à nez avec un de mes livres. Toutefois, je n'écrirais pas si idéalement je n'avais envie de m'adresser à tous, je veux dire à tous ceux qui partagent ma condition d'être humain. J'aime citer à ce propos Joseph Conrad, qui disait que l'artiste s'adresse « au sentiment latent de notre communion avec la création tout entière, et à cette subtile mais invincible croyance en une solidarité qui tisse ensemble les solitudes de cœurs innombrables : la solidarité de rêves, de joie, de chagrin, d'aspirations, d'illusions, d'espoir, de peur, qui lie les hommes entre eux, qui lie toute l'humanité, les morts aux vivants et les vivants à ceux qui ne sont pas encore nés. »

VU DE LA CAVERNE (2022)

est une fable sur le délitement de nos sociétés : il y a les livres que l'on dématérialise, il y a aussi les humains que l'on déshumanise.

« -Les machines, disait-il, censurent le corps et l'esprit. Dessiner, former des lettres sur du papier, figurer un mot, lancer une phrase, c'est personnel, profond, libérateur. Écrire n'est pas un mode de production, c'est un geste, un pas de danse, comme parler est un mouvement. Écrire prolonge le corps et libère l'esprit d'un même trait. Il y a là quelque chose d'absolu et je pense qu'on serait étonné de savoir combien de gens l'apprécient. Le plaisir de dessiner des hampes, des boucles, des petits ponts, des cuvettes, des jambes et des queues, tout ce joli ballet de lettres qui font voir la langue !»

Gédéon vit dans une cité souterraine, appelée Oecuménia, surveillée par une armada de caméras, d'ordinateurs et de délateurs, la population n'ayant droit qu'à de rares excursions en surface pour faire le plein de vitamine D. La cité Oecumenia est entourée par un Limes qui la sépare des îles et Confins, où vivent des gens peu éduqués, peu productifs.

Gédéon est affecté au Consortium d'Archivage Modal, au 33e sous-sol. Son travail au massicot consiste à trancher la reliure de tout ouvrage ancien ou moderne, afin d'en libérer les pages pour les numériser et ensuite les soumettre à l'œil aiguisé des autorités.

« Pratiquement, je commençais par réceptionner les palettes jonchées d'originaux. Il y avait de tout, des grands in-folio, des livres de poche, des brochures, des albums, des cahiers, des cartons d'archives, des gros, des maigres, des poussiéreux, des moisis...Les livres étaient en majorité bien reliés...Ensuite, il fallait décortiquer les livres, démonter les boîtes, désosser les reliures, découper les couvertures, les dos pour permettre de scanner chaque feuillet ainsi redevenu volant. Tout ça en vérifiant que les pages restaient dans le bon ordre ».

Et puis, un jour...la panne

« D'un coup, d'un seul, tout s'est éteint, tout s'est arrêté. On ne voyait plus rien. surprise, effacement, noir absolu. »

« Plus d'heure, plus de nouvelles, plus de son. Puis est venu le tour des veilleuses bleues de secours, qui se sont mises à clignoter avant de s'éteindre complètement. Plus de temps, plus de lieu. On était perdus dans un espace qu'on croyait familier et qui s'était transformé en un gouffre épouvantable. Aux cris du début, aux coups de gueule, aux protestations ont succédé le silence, la stupeur, l'angoisse, le désespoir. »

« Sans guerre, sans bombe, sans massacre, nous étions entrés dans un monde méchant, fourbe, implacable, plein de dangers inconnus. Je ne devais pas être seul à l'appréhender, même si c'est le genre de pensée qu'il est recommandé de garder pour soi. »

IL N'Y AURA PAS BEAUCOUP DE HONTE (2018)

Les grands principes auxquels les hommes prétendent obéir sont vite oubliés dans la vraie vie.

Engagé à plusieurs reprises dans l'action humanitaire, Jean-François Sonnay ne se fait guère d'illusion sur les individus de l'espèce humaine. Il ne se fait pas plus d'illusion sur ce qu'ils racontent sur eux-mêmes, ou leurs aïeux, après coup.

Ces récits font se croiser des gens de guerre, des chiens de rue, des flibustiers, des petits oiseaux, un président des États-Unis, des victimes d'honneur, des animaux qu'on dit sauvages et des hommes qu'on pense ne pas l'être.

1. Conte pour la voisine

« Ma voisine voudrait que je raconte mes voyages dans mes livres. Elle me voit si rarement. Je suis là, pas là, de nouveau là. Elle ne comprend pas bien ce que je fabrique à l'étranger. Quand elle me voit avec une valise, elle croit que je pars et moi je réponds : « Non, je reviens. »

« Ma voisine s'intéresse aux gens, à ceux qu'on dit être nos semblables et qu'elles ne croisera jamais dans notre immeuble ni dans l'ascenseur de sa tour multinationale. Elle voudrait des histoires écrites. La télé ne lui suffit pas ; les images sont froides, dominatrices. Elle préfère lire. Elle aime les mots, ces mots patients qu'on lit en silence, qui ne sont qu'à soi et vont droit au rêve. Elle aime partager des sensations et sait que les mots écrits sont des traits d'union. Ils sont beaux. Savane arborée, route de la soie, chasseurs-cueilleurs, Samarcande, le port d'Aden, la mousson, les langues forestières, autant de découvertes, de surprises, qui font de la vie une enfance sans fin. Et elle est persuadée qu'un écrivain, ça a la plume facile, que les mots lui coulent de source.»

2. La Légende de l'affiche

« Ces yeux d'un noir éblouissants n'étaient à personne, ils n'appelaient ni amour ni affection. Ils exposaient seulement la faim, la misère, le drame, pour donner aussitôt la solution : un chèque, la rédemption, l'oubli. Le visage était un masque de théâtre et le seul individu réel finalement, c'était le spectateur, vous, moi, le passager du métro, et le seul enjeu était sa capacité à faire quelque chose qui précipite le dénouement du drame, pour qu'on n'en parle plus. Nul n'était supposé voir Jean, Alpha, Nelson ou Bonebo sur l'affiche et ne demanderait jamais à quiconque si l'enfant aux grands yeux avait repris du poids, s'il allait à l'école, s'il vivait sous un toit. Jean, Alpha, Nelson ou Bonebo n'existaient pas, il y avait juste un visage idéal sur une affiche, qui serait bientôt recouverte par d'autres idéaux monnayables.»

« Être humain, c'est être reconnu, avoir un nom, être respecté. On n'achète pas l'humanité, pas plus qu'on ne rachète l'inhumanité.»

LE PONT (2009)

C'est un pont entre ici, l'Europe et là-bas, le pays des Hommes, allégorie de l'Afrique. Deux blocs reliés par un pont. C'est aussi l'histoire de deux pays d'Afrique en guerre.

« Au moment de l'Indépendance, le pont est devenu poste-frontière et on l'a classé monument stratégique. Des experts du génie militaire suisse en ont miné les piles et les soldats ont construit des guérites en ciment aux deux bouts. Depuis lors, des barrières marquent l'entrée ou la sortie, comme on voudra, de chaque pays. Il est rigoureusement interdit de photographier le pont et même de s'y arrêter pour regarder si l'eau coule par en-dessous, car nul sur cette terre n'a le droit de stationner

dans un endroit qui n'appartient à personne, entre deux drapeaux, sur des eaux qui ne sont ni lac ni rivière. »

« A la barrière du pont, on voit passer chaque jour quantité de gens, à pied, à vélo, en voiture ; des gens qui trafiquent et d'autres qui s'enfuient, il n'y a que cela de vrai. »

Là-bas, près des Grands Lacs, à Kilimango, un massacre a eu lieu: tous les habitants ont été regroupés dans l'église, et abattus avant que le bâtiment ne soit brûlé. Qui a fait ça? Personne ne le sait...

Un reporter belge, **Joos Vanhove**, va alors sur place pour enquêter, avant que l'affaire soit jugée comme crime contre l'humanité

« Plutôt que de refaire l'histoire du massacre ou de courir après le sensationnel, Joos avait proposé à son rédacteur en chef d'aller mesurer sur place la réalité de ces tensions en regardant comment les gens vivaient, en écoutant ce qui se disait, sans a priori, comme l'Ingénu de Voltaire découvrant Versailles. Il apporterait ainsi un éclairage différent, plus africain qu'européen, et cette perspective se révélerait essentielle au moment du procès. »

Ainsi, rencontre-t-il **Von Kaenel** vieux colon suisse, directeur d'hôtel et qui a trempé dans toutes les affaires plus ou moins saines du pays, toujours proche du pouvoir, et qui le met en contact avec le **général Abel**, sorte de chef de guerre que la communauté internationale tient pour responsable du massacre, mais qui lui livre sa propre version des faits

« Abel coiffa son béret rouge et lui fit signe de le suivre. Il avait laissé sa bible au bureau et tenait à la main un espèce de badine. En contrebas de la route se dressait une rangée de maisons aux toits effondrés. Les murs s'effritaient comme des châteaux de sable, laissant apparaître des brins de paille, des baguettes, des cailloux. L'herbe avait envahi les cours, les seuils, où gisaient des paquets de chaume pourri, mais il était bien difficile de savoir depuis combien de mois ou d'années ces maisons étaient abandonnées. Joos trouva qu'il y flottait une odeur étrange, âcre et légèrement doucereuse, qu'il ne connaissait pas. Une odeur de pourriture, pensa-t-il, et il se demanda si les cadavres pouvaient sentir ainsi. Mais ce n'était que de l'autosuggestion. »

LE TIGRE DE PAPIER (2008)

Genève, 20 juin 1978, un mort, deux blessés près de la frontière. Ainsi, un mois après l'assassinat d'Aldo Moro en Italie, meurt Jacques Mathieu, étudiant turbulent, militant d'une organisation d'extrême gauche.

« Ce ne fut qu'au moment où la voiture émergea du chemin creux pour atteindre le sommet de la colline, tout près de la maison de Mathieu, que Jean vit dans le rétroviseur un éclair bleu et une voiture qui arrivait tous phares allumés. La lumière bleue ! Merde ! C'était les gendarmes. On le poursuivait ! »

« Quand il aperçut enfin la silhouette de Mathieu au coin de la maison, il s'arrêta et fit de grands gestes...

L'autre parut hésiter. Il ne vit plus son ombre. Il entendit une détonation. Un coup de feu. Il pensa : non ! pas ça ! Il voulut se retourner mais il tombait. Il lui sembla que sa chute était interminable : il y eut une deuxième détonation et il eut le temps de se dire : mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ? C'est pas vrai... je ne les avais pas vus... non ! Mais pourquoi tirent-ils ? Pourquoi ? Il tomba le visage dans la boue. Il avait perdu connaissance. »

Avec ses camarades –Julien, Michel, Pierre- il prend, pour critiquer la société, les chemins de l'écologie, de l'esthétisme littéraire, de la psychanalyse ou du théâtre.

« Je désire moins l'âge d'or qu'une civilisation plus honnête, qui considère aussi la dignité du malheur, parce qu'il fait partie de la vie humaine et qu'on souffre moins de l'accepter pour le surmonter que de le refuser. Qu'on reconnaisse la dignité des hommes tels qu'ils sont, ni anges, ni démons, hommes simplement, comme l'ont été depuis des millénaires des millions d'hommes avant nous, ni meilleurs, ni pires que nous. Qu'on se révolte contre ce qu'ils font, pas contre ce qu'ils sont. C'est du cynisme ? »

C'est tout un pan de l'histoire récente de l'Europe qui se raconte. Dix ans d'histoire, de 1968 à 1978. Histoire d'une génération – les enfants de mai 68- enivrée de fantômes politiques.

« Une formidable machine s'était mise en branle, qui était capable sur sa lancée de tout balayer, de tout bouleverser. Les unes après les autres, les universités basculaient dans le camp des mutins. Usine après usine, des bataillons entiers d'ouvriers rejoignaient la masse des grévistes...Mais le plus beau, le plus admirable, c'était le prolétariat, colosse héroïque qui sortait enfin de l'ombre ! »

« Ce soir-là et les jours suivants, Julien ne put entendre les échos des troubles parisiens sans être hanté par cette question : et toi ? seras-tu prêt à te battre, à risquer ta peau, à empoigner des pavés, à tirer sur la gâchette ? »

Son portrait s'élabore sous le regard de l'inspecteur Verdier qui enquête sur le réseau terroriste auquel appartient Jacques et sous celui du journaliste-philosophe Jean Chartier qui, avec lui, mène un débat philosophique sur le terrorisme, et, plus tard, l'aide à envisager un retour à la vie normale.

« Petit à petit, l'idée s'installa en lui qu'il devait changer toute sa vie, qu'il devait sortir de l'engrenage, se métamorphoser en quelque sorte, mais d'abord quitter l'organisation, retrouver sa liberté. A aucun moment, il ne prit de décision pratique. Il se mit plutôt en situation d'attente, comme un prisonnier attend l'occasion favorable pour s'évader. Il continuerait tant bien que mal son travail, mais serait désormais à l'affût, prêt à exploiter n'importe quoi pour s'en tirer, même le hasard. »